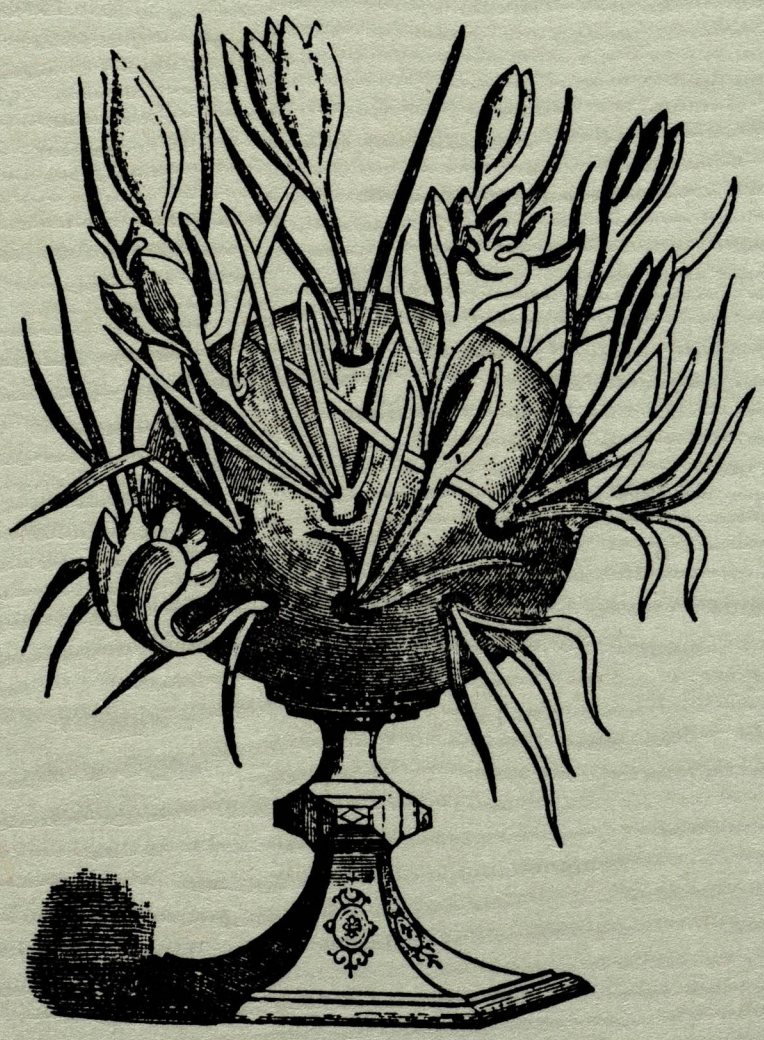
François Jacqmin

Le Domino gris

Poèmes en prose



Le Daily-Bul

Le Domino gris

François Jacqmin

Le Domino gris

Poèmes en prose

Le Daily-Bul

La philosophie est aussi poésie, mais souhaitons qu'elle ne soit point une poésie bavarde et platement subjective...

Schelling

L'ECRIVAIN

La nuit venue, il attendait le sommeil
entre la crainte et la folie.
Immobile comme un oiseau dans un ciel
de pierre, il écoutait son existence
s'éloigner dans le brouillard du repos.
Il n'entendait plus qu'une voyelle per-
manente qui tombait sans cesse.
Il allait à la rencontre d'une nébuleu-
se, d'une faculté qui ne touche à rien.

On ne soupçonne pas la place que tient un homme dont le comportement est hors du monde.
Celui qui existe peu, ou mal, décuple l'imperceptible jusqu'à l'étouffement.
L'écrivain vivait sa désaffection du réel avec cette torpeur impénétrable des bâtisseurs.
Il construisait la maison qu'il n'est pas nécessaire d'habiter. En cela, il était architecte de génie.

Il vivait dans un monde où les orages n'ont pas d'éclairs.
Son corps était un entassement de faiblesses où l'on entendait, çà et là, le bruit humble et haletant d'une pensée.
Lorsque le printemps venait, une indolence diffuse recouvrait progressivement son peu d'assurance.
Son hésitation fléchissait, comme une flamme qui moisit.

On ne se laisse pas volontiers engloutir
par une chose sans nom, par un écho détaché de son amarre sonore.
On hésite à s'accorder au tintamarre
d'instruments qui se détendent et perdent
leur âme.
D'avoir succombé à l'inaudible, il était
devenu un amas de surdité.
L'écrivain était l'objet d'une méfiance
compliquée.
On le voyait cheminer et peser les termes
du silence avec la précaution de celui
qui marche le long d'un cratère.

Les efforts déraisonnables qu'il déployait pour atteindre un fragment de réalité étaient si intenses qu'il risquait sa nature d'homme à chaque détail.
Il considérait qu'une phrase était achevée lorsque la médiocrité de celle-ci cessait de le blesser.
Il se tenait aux confins blanchâtres de la parcimonie. Sa conscience était née en hiver.

Introduire la notion du néant dans le monde de l'apparence est, par quelque côté, profondément illicite.
Une société répugne de s'adjoindre un crépuscule privé, aussi incandescent qu'il soit.
Le délabrement interne de l'écrivain était un complot.
Son effondrement était secret, mais partout. Il entraînait tout dans son soupçon hébété.

La seule chose que l'on puisse reprocher à l'être humain, c'est son sens de l'absolu; autrement dit, sa conception de l'infiniment trivial.
L'incapacité foncière de se libérer de l'anodin constitue un absolu, dont l'irrésolution est la substance.
C'est dans cette matière innommable que la lettre prend corps.
Les propos de l'écrivain s'étendaient à perte de vue, et formaient des banquises impalpables.

L'écrivain savait que l'entendement s'épuise mot à mot comme le voyageur s'enlise pas à pas.
Il savait que le devenir est une suite de hasards affaissés, un fleuve qui conduit le possible n'importe où.
Sa conscience était touchée par un délire d'excavation.
Il disparaissait intarissablement, et prévoyait un néant aggravé par la médiocrité.

L'écrivain est un homme trop faible pour mourir.
Sa vie est une anémie perfectionnée; l'épuisement lui tient lieu d'acharnement.
Il vit à la faveur de son atrophie, et chacun de ses propos suscite une imprécision offensante.
C'est en lui que le doute célèbre son jour de fête.

LE DOMINO GRIS

Dans son for intérieur, la vue n'accepte rien. Elle soupçonne que l'abondance des signes est une manœuvre.
En attendant, elle doit résoudre l'énigme de l'image en sachant que la lumière ne viendra pas.
Devant les choses, la vue n'a pas la force de vivre, et s'adonne aux dérèglements des styles.

On devient suspect à l'existence dès que l'on voit que la mort est un tic d'adolescent.
La hauteur qu'affiche le trépas dissimule à peine son piètre mystère en pâmoison.
Ce sommeil-là est encombré de symboles : c'est une pauvreté engourdie.
Il faut davantage que la perte de conscience pour commencer une carrière digne de ce nom.

Il vient une époque où l'on remarque que la douleur est une foire.
A cela s'ajoute le sentiment que le chemin que l'on parcourt en est le décor. On se sent mortifié d'être un ornement de la détresse.
On en est là lorsqu'on découvre que la respiration est aussi une fiction.

Le dilemme est réglé de façon à ce que rien n'altère l'impossibilité de conclure.
L'être et le néant n'ont aucun recours contre le scandale de n'être que prononcés.
Cette impéritie naturelle est une invitation à la discrétion.
Le mieux est de se taire, comme le chanteur affine un soupir.

A la première lueur de la conscience, chacun repère un état où aucune question ne peut être envisagée.
On y instaure un temps intégral afin de rester à l'origine de sa propre version.
On contraint l'esprit à élaborer un moi irréfutable.
Il perd tout cela, celui qui cède à la tentation du réel.

J'ai refusé le savoir; ma maison se dégarnit. Les chambres se vident de leur musique.
Je mets la dernière main à une pensée qui exige une solution qui n'aboutit pas à la pensée.
Comment vais-je expliquer la nuit à la nuit ?
Il va falloir que j'emprunte les chemins de la foudre.

Contre toute attente, il y a peut-être moins que l'apparence.
On peut supposer aussi que c'est le vide ce phénomène que l'on devine au plus clair d'une pensée.
S'il en est ainsi, il n'est pas interdit de considérer la lumière de l'esprit comme une métaphore introduite à la sauvette.
Nous le sentons obscurément : nous vivons en joueurs et parions sur le sens des choses.

Le désert est la seule hardiesse du monde.
Aucune œuvre ne lui ressemble, qui a le sable pour cime.
J'attends que ma pensée s'en inspire et tende vers ce qui est avant la pensée.
Que ne puis-je m'enchaîner à ce feu plat qui ne donne son adhésion à rien.

Dès l'aube, le soleil m'empoisonne de
sa clarté sournoise.
Lorsqu'il fait grand jour, je ne suis
plus qu'une allusion confuse.
Ce que j'avais pris pour l'aurore
était un ensablement de l'œil.
Je vais aller à la mer afin de voir
s'il est autant de raisons de s'affli-
ger de l'eau.

Je n'ai pas de penchant pour la conscience, fût-elle la mienne.
Je ne souffre pas cette bourre dont
on emplit le creux entre les pensées.
Je m'indigne lorsque je me savoure;
mon identité a le goût du remords.
Je suis hanté par l'absence de lieu
que l'on crée pour la tranquillité des
statues.

Je nourrissais l'espoir d'être inconsolable. J'invoquais le droit au désenchantement.
Voici qu'un infini importun m'encombre de son intercession : il menace de me faire une âme.
Je ne me suis pas assez défié de la trahison du crépuscule.

Le détachement qui devait me soutenir est touché par une réflexion inattendue.
Je suis envahi par une sagesse qui fait reculer les choses qu'elle prétend éclairer. Je prends part à un attentat qui provoque ma propre chute.
En un certain sens, je deviens ce que l'hérédité me faisait remarquer depuis toujours.

Le pré s'étend devant moi, vert comme un mot. L'indescriptible nous rend solidaires.
Je ne sais qui est hachuré d'herbes et qui est investi par les impulsions du langage.
La contemplation ne suffit pas pour distinguer le paysage du réseau des veines.
Tout nous invite à ignorer sans discrimination.

Le verbe encourage la signification. De ce fait, il réduit l'univers à l'infortune de l'argument. En somme, le verbe nie et trahit pour acquérir son droit à l'existence.
Il conduit l'esprit où celui-ci croit qu'il y a une terre.
Lorsque je parle, je me demande comment la matière put en arriver là.

Le merle sifflait aux confins de l'aigu,
et donnait à croire que l'espace était
sensible pour la dernière fois.
Pour l'entendre en ces régions, j'avais
le secours du silence et le souvenir de
l'enfance.
L'ouïe fondait sur moi un espoir insensé;
je célébrais déjà mon dépeuplement.
Je croyais que j'allais vivre sous le
toit d'une note.

Lorsque j'aurai démontré que je n'existe que par le détour de l'esprit, il ne me restera rien.
Je serai le monde que le monde évite de connaître.
Devenue sable, ma terre sera libérée de l'affliction de la fécondité.
Ma sérénité sera grande et sans envergure.

Le voyageur découvre que son parcours
est un accroissement de nulle part.
Il se transforme en ce qu'il traverse
et aboutit à son propre passage.
Chaque pignon de l'espace ajoute une
face à son destin, mais ne modifie pas
son état d'être là.
On admet l'errance parmi les œuvres
d'art.

Quand on sait combien l'univers est enclin à l'insignifiant, il est déconcertant de songer que l'on puisse s'attarder à explorer les intentions du langage qui découle de cet univers-là.
Nous pressentons que le discours est une contingence; nous souffrons de voir que nos arguments meurent inglorieux sur les rives du lieu commun.
L'ineffable gardera toujours l'accent du verbe pur.

J'aspire à une austérité qui se dépasse
en se privant de moi.
La recherche de cet abandon d'identité
constitue la principale source de mon
tourment.
Je m'efforce d'ignorer sans m'alourdir
du poids de l'ignorance.
Je me défais de tout, comme si j'allais
ouvrir un chantier.

Il faudrait atteindre une démesure égale au monde, soit une parodie de celui-ci, pour montrer la vérité.
Il faudrait un cataclysme aux dimensions de l'être pour révéler l'être alternatif.
Quel iris pourrait soutenir une image de ce miroir déchaîné ?
Les phrases sont mortes pour avoir tenté d'échanger leur sort. Ce qui est, est comble.

Je ne puis m'en remettre à la rigueur du phénomène ni au laisser-aller de l'essence.
Chaque fois que je donne mon approbation à l'intelligible, une obscurité nouvelle se refait. L'indéterminé fait écho au verbe.
Je n'ai pour entendement qu'une nomenclature de faits invérifiables.
Ma conscience est la conclusion de ces invraisemblances.

Lorsque la sagesse se rapproche de l'ordinaire, on respire aussi bien au large d'un caillou que devant l'océan. On peut s'arrêter partout, et se sentir au bord du lointain.
On s'aperçoit aussi, par degré, que les questions ne sont pas interrogatives.
On se met à vivre sans être à la merci d'une preuve.

Celui qui s'identifie à une blessure invente des ferveurs que n'arrête pas le vide.
C'est ainsi que peut se développer une passion pour l'incolore.
Il est des existences qui ne cessent d'aspirer à une nuance toujours plus pâle d'elles-mêmes.
C'est en montagne que l'on voit les traces de cette blancheur épouvantable.

Ce n'est pas seulement à la tombée de la nuit que l'on découvre que rien n'est clair.
Le jour aussi a le pouvoir de donner forme à ce qui n'est que doute et réserve.
Mais la première étoile du soir a la vertu naturelle de rallumer notre conviction que tout nous échappe.
Ce savoir s'associe admirablement à l'ombre.

J'ai souvent vécu sous l'empire d'impressions proches de l'inexistant.
Cela dit, je n'ai jamais pu former la phrase qui décrit le monde qui s'éteint par l'usage du verbe.
Le langage refuse de cautionner une telle entreprise : ce serait un événement inclassable.
La raison y verrait une sorte d'inconvenance.

Après un long séjour dans le savoir, je ne tiens plus compte que de ce qui ne m'apprend rien.
Le consentement à ce qui ne se formule pas est devenu ma conviction la plus ferme.
Je remonte ainsi au-delà de ma conscience, lorsque mon contenu n'était ni gai ni triste, et sans objet.

Le plaisir nous trompe, c'est entendu.
Mais il se trompe tout autant.
Il supplie les mots de lui confirmer
que sa passion n'est pas un dialogue
apocryphe.
Il cherche une définition pour apaiser
son peu de certitude.
Sans doute souffre-t-il de savoir que
la lumière n'a pas besoin de joie.

Nous ne sommes que conjecture tant que nous apparaissons sous nos auspices.
C'est lorsque rien ne nous distingue que nous devenons vraiment.
Aussi entendons-nous ne rien admettre de nous, et ensuite nous refuserons la fiction qui propose ce refus.
Nous allons prendre le désistement à sa source.

Je ne m'impose plus le déplaisir pour corollaire à mon insuffisance. Le moi a cessé de me déchirer, voire de me surprendre.
J'évite les réflexions qui se meurtrissent dans la poursuite d'une adéquation pure.
Le malentendu désigne l'opinion qui me convient.

Océan génial et enfantin !
Un cylindre d'eau lamine l'air nouveau.
J'entends la brise, fraîche de l'enclume du large.
Au loin, le brouillard est immense, gorgé de sa blancheur.
Je me mets à souffrir d'un abus de perspectives, comme d'un désir imprécis.
Déçu sans raison, je rejette un coquillage, cette fiente de l'eau.

Le vent est dans l'arbre, sans un murmure. Il est lisse comme un souffle sans parole, et effleure la cime sans lui imposer le visage d'un verbe.
Il ramène le climat d'une région où seule règne l'altitude.
Je suis au pied de l'arbre, et goûte une tranquillité sans analogie.

Je n'ai, en définitive, jamais bien connu le sentiment du moi.
Il a fallu que je m'incline devant le témoignage d'autrui pour que je connaisse une espèce d'identité qui se voulait mienne.
J'ai accepté d'être moi, sans qu'il en découle une singularité.
Je sais aujourd'hui que ce moi est ce que sont les choses.

Nous trébuchons sur le temps dès que nous voulons être.
Il n'est jamais l'heure de vivre sans faillir.
La pensée ouvre la tombe de la durée et, bon gré mal gré, on se convertit à ce qui passe.
Ce n'est qu'au temps que nous accordons la faculté de faire face au monde.

L'univers est accablé d'être tout; il
est affligé d'absolu.
Chaque crépuscule le ramène
à une fatalité constellée, qui rappelle
le néant.
Chaque jour qui revient le borne à une
apparence qui semble incrustée dans le
vide.
Tout bien pesé, ce qu'il est laisse sur-
tout entendre la grandeur du rien.

La chose semble éprouver quelque gêne
à être ce qu'elle est.
Les signes dont elle se couvre pour-
raient indiquer une sorte d'incompé-
tence parmi les atomes.
Dans le domaine du temps, ou dans ce-
lui du mouvement, cet embarras se ma-
nifeste par des tractations maladroi-
tes.
Sans doute annonce-t-elle déjà la
phrase trop meuble pour retenir une
signification.

Au tréfonds du moi, le monde ne considère pas le moi comme une offense.
Il est un état où le monde ne voit pas notre conscience comme extérieure à lui.
L'unité est confondue à ce qui est, et absorbe ce qui contribue à l'idée de la diversité.
On ne désolidarise pas le même du même.

On abat le sapin à coups de serpe, et
le ciel s'ouvre comme un œil.
Je m'apprête à voir ce qu'est l'arbre
quand on ne le voit pas.
Les branches basses croulent sous le
poids de l'invisible, et le sommet
n'invoque rien.
J'ai dû confondre vue et réflexion.

La nuit est la source où je puise mes plus belles heures.
Elle m'inspire des pensées bénignes, d'une facilité désarmante, dont je tire des règles qui ne s'appliquent à rien.
Elle me permet d'improviser une œuvre dont la beauté repousse toute forme.
J'y retrouve les mornes élévations du hasard.

Je viens souvent dans ce verger où les oiseaux lâchent leur acide.
Je marche raisonnablement en moi, comme l'animal dans sa bestialité.
Dans mes considérations à propos de l'arbre, j'applique les formules que l'esprit déduit des choses et que les choses ignorent.
Ma participation au réel se limite à une signification occasionnelle.

Le feu ignore les réticences du discours.
Son lyrisme dévore toute contradiction et fait de la cendre un principe absolu.
Il ne participe pas à la course mythique vers l'être où chaque proposition est un désastre à surmonter.
Jetée dans sa flamme, ma pensée est une ombre inconciliable.

Afin que la beauté me soit accessible,
l'automne colore ce que je ne puis
voir.
Mais mon émerveillement n'y est plus.
Mes paysages sont devenus aussi fragiles que les
paradoxes qui me soutiennent.
Il n'y a que la folie de l'être qui per-
sévère en moi, comme un reste de bon
sens.

On est fou de douleur pour n'avoir pas été remarquable, et l'on se fait justice en se jetant sur le couteau de la tempérance.
On croit prendre part au mystère : on ne fait qu'aggraver les relations avec l'inexistant.
On accepte l'insupportable comme s'il s'agissait d'une victoire.
Quelle tuerie cette saison !

J'emploie mon silence à reconstituer
d'anciennes douleurs. Je revois
les désespoirs que j'avais la fatuité
de considérer des éboulis du Tout.
Mes inquiétudes me semblaient infaillibles : j'exaspérais le néant.
Je ne voyais pas cette merveille sans
fondement qui me faisait naître avec
le jour.

Passé l'âge, la passion est une erreur
que le ridicule corrige promptement.
Pour ce qui touche l'esprit, le sens
commun fait un trait sur toute espèce
de conviction.
Désormais, rien ne paraît plus indigent qu'une
preuve irréfutable.
On demeure seul avec ses yeux, les no-
yaux secs d'une vision qui remplissait
tout l'autrefois.

Je me quitte, et choisis l'air pour
compagnon de route.
J'aperçois un horizon qui se défait
à mon approche.
Je me découvre un poumon pour respi-
rer l'abîme qui entre à flots.
Ma méditation s'accomplit là. Je re-
trouve un vide étonnamment familier.

Le bonheur de l'expression si longuement convoité ne traduit plus que des discours de clôture.
Les signes que le monde avait imprimés dans le corps sont effacés jusqu'aux os.
On ne perçoit plus l'extase que comme matière mutilée.

LE TOMBEAU DE LINNE

Si la pensée disposait de la matière comme elle dispose de l'homme, les éléments étoufferaient dans l'incertitude : la mécanique du monde ne s'appliquerait plus à rien.
Le bonheur de la fleur vient de ce que nos concepts ne risquent pas de la gêner.
Sa perfection est un toast à l'univers impensé.

Le coquelicot absolu se rencontre en altitude.
La pauvreté du sol lui est agréable, et lui donne cet aspect superbe et morose qui surprend.
Son feu tranquille dénie aux couleurs la faculté d'exprimer une nuance qui entrave l'incarnat.
Il a pour propriété de protéger la méditation des affronts de la raison.

Certaines fleurs doivent ruser avec l'histoire naturelle pour gagner quelque vraisemblance.
Elles se plaisent là où le climat n'est pas soumis à la tyrannie des saisons.
On les découvre dans les fissures des choses.
Leur faible évidence apporte des lumières sur l'instabilité des règnes.

C'est de la rencontre d'un sabre et d'une cantatrice qu'est née cette fleur que l'on aperçoit sur le fil des couteaux.
Lorsqu'on la voit au soleil, il faut être dénué d'imagination pour ne pas se représenter la scène d'un samouraï en goguette.
Elle symbolise l'irrésistible et insignifiante fatalité qui unit les contraires.

Il est une fleur dont la réalité se
limite à une esquisse. Elle se ré-
jouit des rigueurs de l'hiver.
Son absence d'art renseigne sur les
sévères arcanes de la simplicité.
Elle fait voir comment le dénuement
se rallie au panache de l'absolu.

Ce que l'on ne peut décrire doit être considéré une version discrète de l'être.
Cette fleur se définit sans un mot ; elle croît en parallèle à la vie intérieure de celui qui la conçoit. Sa singularité n'affleure pas.
A défaut d'autres précisions, on l'appelle, très imparfaitement, « la fleur de l'avalanche tranquille. »

La transformation des intempéries en délices n'est pas la seule merveille que la fleur réalise.
Son parfum accomplit le prodige d'enraciner la beauté dans le souffle.
Elle permet à l'errant d'atteindre un lieu qui n'a pas lieu dans la conscience.
C'est par elle que l'on comprend que le terreau est une essence retenue, une béatitude qui attend.

La flore est la suite de la vague.
Aussi, lorsqu'il pleut, le souvenir de la marée est si fort qu'il fait revenir ce qui nourrit.
C'est pourquoi la végétation garde le goût d'un saumon très rare.
Les saveurs sont calquées sur les écailles des poissons.
L'indigestion rappelle la nausée initiale de la mer.

La rose blanche est le symbole du refus de la pensée.
C'est la fleur de ceux qui vont vers un silence qui n'est plus l'héritage des mots.
Elle donne raison à ceux qui ne laissent aucune trace en guise de dignité.
Elle échappe au chaos que toute affirmation place à la portée de la main.

L'APPROCHE AMOUREUSE

Le corps devient fictif lorsqu'on se souvient souverainement.
La mémoire est le temps de l'infini consanguin.
L'extase restaure la demeure.

C'est le propre de l'homme d'associer
sa plus haute pensée à une victime.
Par cette relation, il élève la furie
au rang de vérité.
Il éveille le sublime par une injure.
Il faut le poids de l'obscur pour
consacrer une perle.

Il est des contrées où la douceur de vivre est perçue à rebours et où la meurtrissure est l'unique devise d'échange.
Les aurores y sont aiguës et les parfums sont des pieux.
C'est là que le corps aperçoit les premiers pics de la perfection inversée du toucher.

D'aucuns refusent le partage, et tiennent le moi pour principe et finalité du monde.
Leur désir répond à une question que nul ne pose. Ils sont l'objet de leurs propres assiduités.
Avec eux, l'absence de convives est une démonstration que tout enlassement est imaginaire.

L'existence est le moindre effort du Tout, et l'inclination à l'amour le regain de cette indolence initiale.
Prétendre que l'on s'éveille au désir est insensé.
Le corps cherche le lieu propice où il peut à la fois être et n'être pas.
Notre absolu sent la négligence.

Toutes persiennes tirées sur la signification, voici l'objet auréolé de tranquille luxure, voici le bienheureux bibelot !
Ce n'est pas susciter le désordre que de désigner des synonymes d'amour dans la dure espèce des choses.
Il est aussi de la nature de l'inanimé d'accepter la complicité de l'idée.
La vérité est la preuve qu'il y a maintes façons de créer l'illusion.

GRADUS AD PARNASSUM

La clarté dans l'expression indique une déchéance secrète, une saturation de flétrissures.
On ne sait si l'excès de pureté repose sur le goût de l'agonie ou s'il résulte d'une volupté de la précaution.
Il n'est pas impossible que le style immaculé appartienne à la famille des grands poisons.

J'ai souvent été de l'opinion que l'art est un manque d'éducation, un mépris des convenances.
C'est pour circonscrire mon dégoût du verbe et pour atténuer l'insondable tristesse de la jubilation syntaxique que j'ai coutume d'éteindre plutôt que d'attiser.
La grossièreté de toute expression est à l'origine de ma concision.
Une nature accomplie ne courtise personne, pas même la muse.

Il n'est pas contraire au bon goût de vivre sans métaphores.
Ne rien dire aide l'esprit à ne pas conclure tout en retenant sa distinction.
Il est en bon chemin celui qui ne choisit ni l'image ni le verbe.
Il faut se garder de dénigrer ce qui est sans figure : l'inexprimable y engrange des merveilles.

On est fondé de déclarer admirable tout livre qui contient une belle phrase.
Grâce à cette unique beauté, on a la certitude que l'œuvre est orientée vers l'extase.
On ne peut donc en savoir mauvais gré à celui qui est l'auteur d'une seule illumination.
Il arrive à n'importe qui de prendre la foudre sur le vif.

Affiner une phrase, c'est se livrer à une activité dont la finalité n'est pas connue.
On ignore si l'on apprête un mort, ou si l'on arme un bras pour traverser la confusion et l'obscurité dont on devine les périls.
C'est une entreprise décisive, sinon fatale.
L'élégance consiste à la prolonger jusqu'au martyre.

C'est la mort que l'on célèbre lorsqu'on atteint le mot juste.
La précision dans le dire est l'avant-goût de ce que l'on doit ignorer.
Ce qui ne réfléchit pas reflète aussi le monde.
Vivre n'attend pas la confirmation d'un miroir.

LE STYLE DE LA PENSEE

On pense moins qu'on ne subit la singularité de la pensée.
Cet état n'est pas un obstacle à notre tranquillité. L'habitude de n'être pas au diapason des concepts est acquise depuis longtemps.
Au reste, pourquoi la pensée voudrait-elle faire passer pour une hypothèse du monde ce qui n'est que la loi de gravitation de l'esprit ?

On ne parvient pas à exprimer ce tourment qui vient de ce que les choses sont sans être davantage.
Immergée dans l'absence d'intention qu'est l'être, la pensée est arrêtée ; les termes qui s'engagent à faire la lumière sur cet état ne peuvent rien.
Nous devons nous borner à cette évidence sans contours à laquelle les beaux-arts font allusion.

Quoi qu'il en soit des propriétés de la pensée, celle-ci est si proche de nous qu'elle atteint virtuellement la qualité du moi.
Les privilèges que la pensée obtient de la personne font qu'avec le temps l'ensemble du territoire mental cède à l'empire de cette pensée.
C'est ainsi que nous passons graduellement d'une obscurité à une autre.

Dans la pensée, il y a un réquisitoire en faveur de l'horreur, un sacerdoce de l'épouvante qui ne s'arrête ni au sacrifice, ni à la naissance du mythe.
La cause de cette barbarie inhérente à la pensée se trouve dans le moi disloqué, fourbu par son insatiable désir d'être à la fois sujet et objet.
Dans la pensée, il y a une chose qui veut être et qui étouffe dans l'être de l'homme.

Penser permet d'examiner la nature de la pensée.
Mais cette opération nous conduit dans des régions où l'on ne reconnaît pas les traits habituels de la pensée. On voit des formes dont on ne discerne pas bien si elles commencent ou si elles terminent leur existence.
Ce que l'on croyait de la pensée est si différent de ce que l'on perçoit, qu'on aspire promptement à retrouver le langage qui nous dispense de la compagnie de la pensée.

C'est l'unité qui est ingouvernable !
Elle fait ressortir le plus lugubre exemple d'aberration qu'est le système du un.
On est écrasé par la complexité chaotique d'un état dont le seul et foudroyant caractère est précisément le fait d'être un.
L'unique est immodéré, et l'absence d'alternatives notre destin.

On ne peut rapporter avec certitude ce que prétend la pensée. Au tréfonds, elle sait qu'elle n'est ni son phénomène, ni sa manifestation.
Je crois rêver chaque fois que l'on procède à ce que l'on appelle imprudemment un échange de vues.
Je me représente un spectacle auquel les acteurs ont oublié de se rendre.

Que l'on fasse appel à la pensée pour témoigner des choses étonne le bon sens. On est ébahi à l'idée de relater l'existant en se servant d'une norme qui souffre de subjectivité chronique.
A tort ou à raison, on ne peut s'empêcher de songer à une inquiétude originelle, à un bouleversement prodigieux où la seule alternative pour la pensée fut le marécage, ou rien.

C'est un grand jour pour la pensée lorsqu'elle se prend à douter de son propre postulat.
L'univers n'est pas conçu pour contenir à la fois son entité et la caution mentale de celle-ci.
Le refus du sens rapproche de la lumière.
Il faut une intrépidité angélique pour oser expliquer !

Si le verbe était une méthode universelle, on aurait quelque raison de craindre pour l'air ou le vent.
On aurait besoin d'hypothèses pour fonder l'atmosphère ; il faudrait que l'on appuie la brise sur des définitions.
Sans doute est-ce afin de mieux agir que les choses se sont mises sous la protection de l'indicible !

Il ne faut pas demander à la pensée de renoncer à ce qu'elle est pour se mettre au service de l'homme.
Un auxiliaire aussi peu sûr n'est pas fait pour contribuer au progrès de la conscience.
Pourtant, chacun de nos états n'a de cesse d'être remarqué et expliqué par la pensée dans l'espoir de figurer au tableau du réel.

L'abstention diligente de toute pensée permet d'atteindre la conformité sans qu'il y ait rupture.
L'être se refait en nous à mesure que l'on renonce à ce qui le suscite.
La solitude qui venait des contraires s'évapore.
La contemplation qui constatait la faille de la pensée s'en remet au tout.
La vérité était un préjugé du verbe.

C'est une inconsistance de la raison que de proclamer l'existence incomparable de l'unité.
L'intégrité du moi est en cause lorsqu'on propose une telle rigueur.
On prétendrait ainsi qu'une réduction absolue augmenterait les chances du réel.
Le tumulte du monde résulte de l'incohérence de notre conception du un.

Toute pensée claire remonte à une nuit personnelle.
La conscience que nous avons de nous-mêmes sert à préciser, si l'on peut dire, les traits de notre propre incertitude à notre égard.
Le reste, s'il en est, a l'épaisseur d'une hallucination, d'une locution adverbiale.

Lorsque la pensée est véritablement
attentive, elle ne perçoit plus la
diversité, ni l'identité.
Elle est sans restriction dans le
monde ; elle n'entend plus la menace
de ce qu'elle connaît.
La matière ni l'esprit n'accumulent
plus leurs eaux mortes en elle.
Lorsqu'on regarde le monde de près,
c'est comme s'il n'y avait rien.

Le premier qui souffrit de la discorde entre l'objet et le sujet transmit le destin.
Il n'est rien jusqu'au silence qui ne soit porteur de cette dissension.
Les mots sans consistance, qui sont l'ordinaire de nos propos, et les murmures indigents que l'on entend au hasard de la mémoire, témoignent de ce schisme originel.
Cette division résiste dans l'air abasourdi des songes, et multiplie les fragments de la nuit.

Tout ce qui pense séjourne au pays où gît le nombre : l'incalculable un, l'entité dont la vérité est l'absence absolue de vraisemblance.
Cette vérité sans partage ne peut souffrir notre mouvement, qui se perd dans la supplique des sciences.
Penser, c'est affamer tout en faveur de ce signe du désert.

Celui dont la méditation est illimitée sait qu'il ne faut s'attendre à aucun bénéfice de cet exercice. En toutes circonstances de la contemplation, il s'agit de revenir les mains vides. Celui qui emporte une pensée de sa conjonction avec l'absolu s'est appauvri : il a refusé ce qui se présentait à lui. La cible est une dégradation de la flèche.

Même lorsqu'il accède à son propre concept, rien n'arrive à l'être.
Il n'est ni sa concentration, ni ce qui est hors de celle-ci.
Il est l'ensemble d'une finalité fixe qui évite l'inconvenance du mouvement.
Son véritable début fut de ne pas commencer.

Penser, c'est aussi une manière de conjurer les effets de la pensée ; c'est construire une altitude où la raison ne peut respirer.
On est en de telles dispositions à l'égard de la pensée non parce que l'on croit que la sagesse se tient en ces hauteurs, mais parce que l'on ne peut prétendre à celle-ci sans se lester du poids de la réflexion.
On médite afin de disparaître d'un monde.

On pourrait fort bien s'en tenir à la sensation de la pensée.
Cette attitude nous dispenserait de nous informer des phénomènes, commerce plus singulier que judicieux.
Sans coup férir, nous serions affranchis des entraves du savoir.
Cela permettrait aussi de vérifier que le penseur est une hypothèse de la pensée.

En un sens, l'être serait un risque incommensurable.
Ce serait livrer le destin de ce qui est à la vindicte d'un verbe dont on ne sait de quoi il est l'auxiliaire.
Cet être aurait à affronter l'indescriptible état de grâce d'être sans cause ni effet et sans corollaire possible.
Etre par la vertu du mot, ce serait quasiment perdre l'estime du néant !

C'est à l'occasion de nos propos sur l'être que nous découvrons les inconséquences les plus radicales de l'homme.
L'idée de ce qui est entraîne la convulsion du discours qui, à son tour, engendre le désarroi de la conscience.
On a omis de nous dire que l'essentiel est incohérent comme l'aurore.
Il faut vivre comme tout : sans vérité !

L'incertitude resserre le lien entre la pensée et les choses.
Lorsque notre appareil discursif hésite, la pensée et le monde se rejoignent par la vertu d'une synthèse naturelle.
Il y a harmonie dans le fait que le doute au sujet de la pensée, c'est le doute au sujet du monde.
Le théâtre est faux ainsi que les spectateurs.

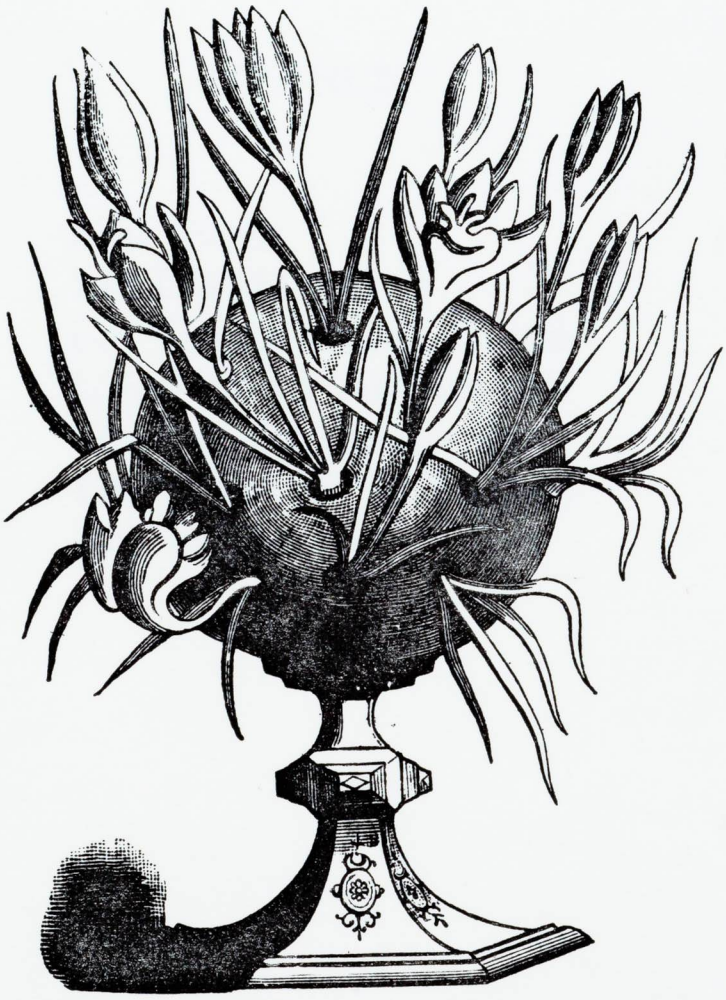
ART POETIQUE

Dans le concept de l'Etat, il y a une
odeur de sépulture qui enivre.
On y sent l'irrésistible désir d'unir
la foire à la fosse.
C'est par ce concept que l'on atteint
l'histoire et que l'on perd l'équilibre.
L'homme y est inauguré, et dévasté.

La liberté est l'argument de l'absolu.
C'est la certitude sans objet que l'on découvre là où rien ne pèse.
Les sages l'empruntent à leur folie.
Elle est la démesure qui permet de concevoir sans déduire une loi.

Tout art est un mensonge ajouté à
la matière.
L'œuvre est le fait des scélérats
de la fiction.
Pour être, l'être a décliné à tout
jamais ce qui pouvait le concevoir.
Le désert est une pierre qui s'in-
digna de la forme.

La réforme de l'Etat commence lorsqu'on tombe en convulsions devant un œillet.
Le pur délabrement traduit une limpidité qui n'est ni un principe, ni un verdict.
Il y a un reste d'emprisonnement dans le plus beau vers.



TABLE

L'Ecrivain
Le Domino Gris
Le Tombeau de Linné
L'Approche Amoureuse
Gradus ad Parnassum
Le Style de la Pensée
Art Poétique

Il a été tiré de cet ouvrage
600 exemplaires sur papier couché mat
Périgord, numérotés de 1 à 600.

Exemplaire

D/1984/0799/2
Daily-Bul : 29, rue Daily-Bul - B 7100 La Louvière